

111 lieux à Genève à ne pas manquer [Ambroise Tiéche, Katharina Hohmann, Fritz von Klinggräff]

Autor(en): **Herzog, Stéphane**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **48 (2021)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

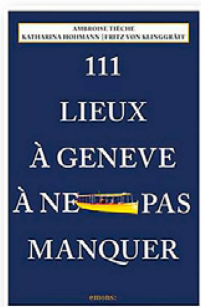
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genève sous un autre angle



AMBROISE TIÈCHE,
KATHARINA HOHMANN,
FRITZ VON KLINGGRÄFF:
«111 Lieux à Genève
à ne pas manquer»
Édition emons (D)
240 pages, CHF 20.-

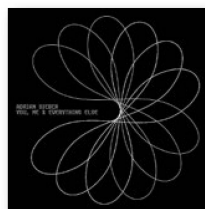
Quel guide peut vous amener à chercher un texte dissimulé sur une statue genevoise? Édité par la maison allemande Emons, l'ouvrage «111 Lieux à Genève à ne pas manquer» est de ceux-là. Il propose un mélange de bons tuyaux pratiques et d'informations culturelles. Le sujet cité plus haut est traité à la nonantième entrée, sous le titre: «Rond-point de Plainpalais. Un véritable centre». Il y est question d'art et d'une statue de femme marchant avec des livres sous le bras. Fait notable, les trois auteurs de ce guide – une Italienne d'adoption, un Allemand et un Genevois de souche – en sont aussi les initiateurs. Ils ont appelé la maison d'édition fin 2018 pour lui proposer de rédiger un «111» sur Genève. L'opération s'est basée sur une foule de recomman-

dations d'amis du cru. Les entrées instruisent le lecteur et l'invitent à des visites. C'est le cas de la fiche 37, qui rappelle que Genève a été un phare dans l'Europe des Lumières. On se rend au 38 rue Étienne-Dumont – anciennement rue des Belles-Filles –, au cœur même de la Vieille Ville. «L'imposante porte semble faire obstacle à votre curiosité, mais n'hésitez pas à la pousser», nous invitent les auteurs. Il y a là une bâtisse qui relie la place du Bourg-de-Four à la promenade Saint-Antoine. C'est là que fut imprimée l'Encyclopédie d'Alembert et de Diderot, tandis que Voltaire y venait régulièrement pour superviser l'impression de son œuvre. Les Genevois eux-mêmes en restent baba.

«111 Lieux à Genève» dresse aussi un panorama des lieux cultes de Genève, plus palpitants peut-être que l'horloge fleurie. Il nous invite aux Bains des Pâquis, établissement béni des Genevois pour sa vue sur la ville et le lac. Il nous emmène au Salève, la plus suisse des montagnes françaises. On découvre que le monastère bouddhiste qui s'est installé non loin du téléphérique est ouvert pour y passer la nuit. Place est aussi offerte à des lieux sans grade. Ainsi en va-t-il pour un passage situé sous un immeuble du quartier de la Servette. Selon les auteurs, le passage Luserna serait «le centre commercial le plus mélancolique du monde.» «Dans la véranda du Ris Sol, on parle grec, portugais, arabe ou serbe, et les familles s'installent aux tables carrées pour s'échanger leurs histoires», lit-on. Plus d'un lecteur ira vérifier sur place. Et Genève dans tout ça? Cité-État isolée, Genève serait à la fois un lieu de nostalgie et d'intégration de tous les exilés du monde.

STÉPHANE HERZOG

Après les Lovebugs



ADRIAN SIEBER:
«You, Me & Everything
Else», Phonag, 2020

Ce n'est pas officiel, mais les Lovebugs, l'un des groupes pop suisses qui a connu le plus de succès ces 25 dernières années, sont sur le point de se séparer, discrètement et sans publicité. Ils ont du moins mis leur projet sur pause, une pause qui risque de se prolonger.

Et que fait le leader du groupe pour combler ce silence peut-être éternel? Il sort un album solo. Il y a douze ans déjà, Adrian Sieber avait commercialisé un premier opus sous son nom. Il remet à présent le couvert au beau milieu du marasme du coronavirus avec un album intitulé «You, Me & Everything Else».

Déjà au sein des Lovebugs, Adrian Sieber avait prouvé qu'il était un grand mélodiste.

Les refrains de «Bitter Moon» ou de «Music Makes My World Go Round» font partie du canon suisse de la musique pop. Dans son nouvel album, le Bâlois mise une fois de plus sur l'écriture à la fois mélancolique et optimiste qu'on lui connaît. Ses chansons séduisent par des refrains qui restent en tête, et par une atmosphère aussi fragile qu'euphorique, aussi profonde que directe.

Les arrangements s'appuient essentiellement sur des synthétiseurs analogiques et des percussions, et non sur des guitares comme du temps des Lovebugs. Le premier morceau déjà, «The Soft Revolution», est dominé par des synthés aériens et anachroniques, des boîtes à rythme modernisées et, évidemment, par une mélodie puissante – une esthétique qui s'étire d'ailleurs dans tout l'album. Chaque son rappelle les années 1980, et comme l'avoue Adrian Sieber avec un clin d'œil, la musique de sa propre jeunesse dans les discos improvisées dans les salles de gym de la vallée du Fricktal.

Pendant des années, il a pu vivre la vie de musicien professionnel dont il rêvait. Aujourd'hui, à 47 ans, Adrian Sieber est enseignant primaire et père de famille. Ses textes évoquent le fait de vieillir, les problèmes de couple, l'alchimie entre deux personnes et la vie au quotidien. Ils sont parfois empreints d'une certaine tristesse, mais le chanteur ne serait pas lui-même s'il n'intégrait pas à chacun de ses morceaux une bonne dose d'espoir et de gaieté.

L'album plaît. À présent, Adrian Sieber attend la fin de la pandémie pour pouvoir présenter son travail sur scène. Et, qui sait, peut-être les Lovebugs se réveilleront-ils aussi de leur sommeil éternel...

MARKO LEHTINEN